

La lecture, cette école de vie

Odile Tremblay

Numéro 157, décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, O. (2019). La lecture, cette école de vie. *Les écrits*, (157), 110–115.

LA LECTURE, CETTE ÉCOLE DE VIE

Il me semble avoir tenu depuis toujours un livre à la main. Je suis issue d'un milieu privilégié, où la lecture était pratiquée par tous. Petite, j'imaginai que tous les Québécois grandissaient dans une maison remplie de bibliothèques, aux rayons peuplés de mystères à percer, avec accès général au monde de la culture : peinture, cinéma, théâtre, musique et tout ce qu'on voudra. Faux ! devais-je l'apprendre plus tard, à mon grand embarras.

À l'adolescence, l'impression d'avoir été élevée dans une bulle à laquelle mon peuple n'avait pas eu accès, m'aura fait crier de rage et j'ai cherché alors dans ma révolte à découvrir l'univers trop longtemps caché de la « vraie vie », qui est pourtant ailleurs, comme l'assurait Rimbaud. Par solidarité avec ceux qui furent élevés dans des maisons sans livres, je n'en parlais guère, mais la piqûre de la lecture ne m'a jamais lâchée pour autant, grande compagne de vie.

De nombreuses bibliothèques tapissent encore mon propre appartement, à contre-courant de la dématérialisation du jour. Et je m'attriste de voir la lecture perdre auprès des jeunes du terrain au profit de mille écrans, pourtant précieux aussi et remplis d'enseignements. Le cinéma est une passion qui n'aura jamais chassé mes premières amours.

Longtemps, je me suis enorgueillie par une sorte de coquetterie de ne pas utiliser mes connaissances littéraires à des fins professionnelles, les arborant comme une fleur discrète à la boutonnière, pour la beauté de la chose. Mais mes fonctions de journaliste et de chroniqueuse culturelle au *Devoir* ont balayé ces velléités premières. Je me sers de ce bagage sans cesse renouvelé à tous les jours. Il colle à mon écriture, nourrit mon imaginaire, m'offre des repères multiples comme autant de phares dans la brume.

Parfois, à l'heure d'écrire, je reproduis une tournure proustienne. Il arrive qu'un alexandrin se glisse dans ma prose et mes références m'aident à créer des liens, en croisant plusieurs points de vue pour éclairer la complexité des réalités intimes et sociales.

Le berceau

À Québec, mon père était professeur et lettré. Ma mère grugeait sur son propre sommeil pour mieux lire. Tous deux avaient apporté à la maison les œuvres phares de leurs parcours, en plus d'en acquérir de nouvelles sans relâche. Elles s'offraient à nos convoitises.

Comme nos parents, on faisait mille et autres choses, mais les livres nous attendaient à la moindre pause en portes d'évasions perpétuelles.

Avant même de savoir lire, une caisse d'ouvrages pour enfants nous

parvenait chaque mois, remplacée trente jours plus tard. Ma mère nous avait abonnés à un club de lecture. Et quand une nouvelle boîte se décapsulait remplie de livres bien rangés aux couvertures multicolores, on avait l'impression d'ouvrir un coffre aux trésors. Les belles illustrations et les histoires lues par ma mère donnaient hâte de posséder les clés du royaume de la lecture pour se débrouiller tout seuls.

Vite, mon frère Hubert et moi, avons-nous appris à déchiffrer les caractères d'imprimerie, prenant de l'avance sur les enseignements de l'école. Fallait ce qu'il fallait!

Je ne saisisais pas alors la valeur des bibliothèques familiales. La grande majorité des classiques y figuraient, des dramaturges grecs aux recueils de Verlaine. Également les auteurs essentiels du xx^e siècle, Camus, Anouilh, Malraux, Sarraute et tant d'autres. Rapidement, les livres pour enfants prirent le bord, remplacés par ces œuvres plus alléchantes au rayon des adultes.

Le *Spleen de Paris* de Baudelaire devint un de mes livres de chevet pour sa mélancolie et sa liberté ironique. De même *Une saison en enfer* de Rimbaud, dont j'apprenais les poèmes par cœur, croyant naviguer sur son bateau ivre. La poésie était ma reine, et ma mémoire demeure remplie de vers appris de bonne heure, jamais oubliés.

Je m'initiais à Balzac, aux univers tissés d'ambitions, d'intrigues et de trahisons qui donnaient à penser que la vie des adultes n'était pas si édifiante après tout. Hugo me faisait découvrir Notre-Dame de Paris au Moyen Âge et les misères de Jean Valjean dans *Les misérables*. Je m'initiais aux commotions de l'adultère dans *Madame Bovary* de Flaubert avant l'âge de découvrir les joies et les chagrins d'amour.

Comprend-t-on vraiment *Guerre et paix* de Tolstoï à 13 ou 14 ans? Impossible! Cependant les images féroces de la campagne de Russie napoléonienne restent collées à votre imaginaire. Est-ce qu'on déchiffre à cet âge les théories de Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*? Point du tout, je l'avoue. Toutefois une fois que le ver de la lecture vous gruge... Je faisais main basse sur d'autres ouvrages. Jamais, au cours de mes études, n'aurai-je autant appris sur la littérature qu'en puisant dans cette riche bibliothèque familiale que le sort m'avait offerte en partage.

Hemingway et Blaise Cendrars m'y donnaient envie de voyager, comme Joseph Kessel dont les récits situés au Moyen-Orient ou chez les Masaïs au pied du Kilimandjaro me lançaient des appels à prendre le large. Un jour, moi aussi, j'allais voir le monde, promis! J'ai tenu parole.

Michel Tremblay m'enseignait le joul et le grouillement vital de la faune du Plateau. Nelligan me déclamait sa bouleversante *Romance du vin*, collée au romantisme noir de mon adolescence rebelle. « C'est le règne du rire amer et de la rage de se savoir poète et l'objet du mépris/de se savoir un cœur et de n'être compris que par le clair de lune et les grands soirs d'orage. »

Réjean Ducharme savait me comprendre, lui aussi : « Tout m'avale. Quand j'ai les yeux fermés, c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. » Je transcrivais l'incipit de son grand livre dans mon journal, en connivence profonde avec cet écrivain reclus capable de m'offrir son amitié par voie littéraire.

La mélancolie lyrique de Rainer Maria Rilke fut une invitation à parcourir des terres d'ésotérisme, alors que des dimensions s'y chevauchaient pour m'aspirer vers de mystérieux ailleurs. Avec Franz Kafka, je parcourais les dédales d'univers parallèles dont l'humain ne s'évade jamais.

La faculté de mémoriser la poésie constitue pour moi un rempart contre le monde. Il m'arrive souvent, incommodée par la foule, de me réciter intérieurement du Vigny, du Rimbaud, du Verlaine, du Apollinaire, du Nelligan ou d'autres poètes pour retrouver ma paix d'esprit. Ces figures tutélaires chuchotent encore des vers par-dessus mon épaule.

Mes études en ethnologie, en m'initiant au folklore de mon peuple, m'ont remplie d'aise, surtout sa littérature orale. Tous ces contes et chansons venus de la vieille France, transmis au Québec d'une génération à l'autre depuis le XVII^e siècle m'ont appris que la poésie n'était pas que livresque, mais collée à une longue chaîne humaine à l'immense mémoire, qui hélas ! s'égarait aujourd'hui.

Le choc de Proust

Un jour, vers 17 ans je crois, un ami de mon frère me demanda : As-tu lu Proust ?

— Heu, non !

L'auteur de *La Recherche* n'était pas hébergé à la maison. Personne à l'école ne m'en avait jamais parlé.

— On n'avoue pas qu'on n'a pas lu Proust, décréta-t-il avec un impérial dédain.

Honteuse, le lendemain matin, me voici courant à la librairie Garneau pour acheter le premier tome de *La Recherche, Du côté de chez Swann*, dévoré d'un trait.

Éblouissement ! J'avais l'impression de lire en moi-même. Soudain tombée

sur l'auteur de ma vie, appelé à le demeurer à tout jamais.

Alors je me suis plongée dans *La Recherche* entière, la relisant sans cesse des années durant. Une trentaine de fois, sans doute. Tâchant de comprendre comment ce Parisien à moitié grabataire, asthmatique et chétif avait pu accoucher d'un chef-d'œuvre pareil. Cette acuité d'observation humaine, ce sens de l'humour ravageur, cette faculté d'introspection inouïe, cette plume, cette élégance, ce souffle!

Depuis, aucune biographie, nul savant ouvrage sur Proust, pas plus que mes déambulations à Illiers-Combray chez sa tante Léonie auprès de prétendus experts ne m'auront renseignée sur le secret de son génie littéraire. «The proof is in the pudding», comme le disent les Anglais. Sa prose témoignait pour sa propre cause. Le reste appartient au champ du mystère de l'intelligence, du talent et du zèle créateur.

Quelques années après la découverte de la cathédrale proustienne, recroisant celui qui m'y avait initiée d'un revers cinglant, je lui ai chuchoté en aparté: — On peut en discuter maintenant!

J'avais lu pas moins de six fois *La Recherche*, en plus de la biographie de Proust par Pinter, plusieurs recueils de sa correspondance et autres ouvrages sur mon écrivain désormais fétiche.

— Mais, je n'ai que feuilleté ses livres, m'avoua mon interlocuteur, à peine penaud de méconnaître celui qu'il avait affirmé priser si fort.

À jamais, m'aura-il appris à me défier des beaux parleurs...

Les enseignements de la lecture

Tant d'autres auteurs ont su m'enchanter par la suite. L'écrivain argentin Jorge Luis Borges m'éblouit toujours par son intelligence et sa poésie du paradoxe. Mon amour pour sa prose m'aura permis de rencontrer sa veuve Maria Kodama, à Buenos Aires, alors que je travaillais pour *Le Devoir*, dans lequel j'ai publié l'entretien. Cette veuve donnait des cheveux blancs au milieu littéraire, en multipliant les procès pour empêcher les rééditions de l'œuvre borgésienne, dont elle détenait les droits universels. Mais elle m'aura ouvert les portes de l'univers physique de l'auteur de *Fictions*: sa bibliothèque, ses dessins d'enfants (des tigres), ses objets fétiches, astrolabes et autres curiosités propres à enflammer l'esprit d'une admiratrice de ce génie des lettres.

L'œuvre de Louis-Ferdinand Céline m'aura enseigné qu'un auteur peut être ignoble dans la vraie vie et génial dans sa prose. Tous les débats du jour qui veulent résumer les artistes aux errances de leur parcours personnel

m'apparaissent comme des voies dangereuses. Les créateurs peuvent donner le meilleur d'eux-mêmes ailleurs que dans leur vie quotidienne où ils se comportent en misérables humains, néanmoins leur legs transcende ces consternants écarts. Il faut savoir faire la part des choses sous peine de révisionnisme de l'histoire de l'art et d'appauvrissement de nos sources vives. Comme chroniqueuse, je tente toujours en ces zones troubles de calmer le jeu.

Ma société, je l'aurai vu évoluer à travers ses voix d'auteurs. Gaston Miron et Hubert Aquin faisaient palpiter de leur verbe nos rêves de libération nationale. Plus tard, Dany Laferrrière et Kim Thuy surent tisser pour plusieurs des liens intimes entre le Québec et le monde pour en faire cette société bigarrée qui rassemble les êtres. Un écrivain cultivé et âprement poétique comme David Goudreault me semble un nouveau pilier du temple littéraire qui nous abrite.

J'ai salué l'émergence d'une vague d'écrivaines québécoises dans le sillage des pionnières Anne Hébert, Gabrielle Roy et Marie-Claire Blais qui a permis aux femmes de retrouver leur souffle étouffé. Et sans les charges de Louky Bersianik, sans les voix intimes de Suzanne Jacob, de Monique Proulx, de Jocelyne Saucier et compagnie, serions-nous parvenues ainsi à pénétrer jusqu'au cœur de nous-mêmes ?

Par contre, quand je suis à l'étranger, je ne lis que les auteurs du pays, découvrant un tas d'écrivains qui me seraient autrement restés inconnus, relisant ceux dont j'admiraais déjà la prose. Et leurs univers intérieurs se mêlent aux impressions vives des lieux traversés.

Relire *La peste* de Camus à Oran et *L'étranger* à Alger constitue un privilège, permet une mise en perspective de sa condition de Pied-noir sous l'Algérie coloniale. Replonger dans *Crime et châtiment* de Dostoïevski à Saint-Petersbourg dans le quartier même où il avait écrit ce chef-d'œuvre hanté, procure des frissons de fièvre avec l'impression de mieux comprendre ses sources. Dévorer au Mexique *Le Llano en flammes* de Juan Rulfo relève du parcours initiatique, auquel les passants, les arômes, les atmosphères et les cactus se greffent au dehors.

À Lisbonne, découvrir *Le livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa, quand le klaxon des tramways répond à ceux qu'il décrit dans le livre, que la ville y acquiert un statut mythique, est une expérience quasi mystique. Cette grande œuvre m'aura tellement éblouie qu'arrivant au mot Fin, j'ai ressenti le chagrin de quitter un magnifique royaume. Lisbonne portait à mes yeux la griffe de Pessoa, retrouvée au retour.

La littérature est pour moi à la fois un choc et un baume. Un choc, parce que j'y pénètre l'esprit de quelqu'un d'autre, autrement clos. Un baume, parce qu'elle m'autorise surtout dans les moments d'épreuves, à acquérir une distance en découvrant des terres nouvelles.

Le style est le miroir du moi profond d'un auteur, autant que les thèmes abordés. Nul ne peut tricher sur ce plan : le niveau de conscience de l'écrivain, à son insu souvent et par-delà les dérives de sa vie intime, perce sous l'alignement des mots et ses trouvailles de métaphores. Certains auteurs, éclaireurs d'esprits, touchent des vérités qui les dépassent, mais pénètrent en écho nos fibres les plus profondes.

Quel que soit le métier d'un grand lecteur, le mien, celui d'un autre, il trouvera dans sa passion un guide de vie pour l'aider à naviguer à travers les contradictions de l'existence et les défis inouïs qui affolent nos sociétés contemporaines.

Et ces enseignements-là n'auront jamais de prix.
